

COQUETTE

C'est ainsi que l'amour arrive.

Le flot refluit de la rive,
A regret, presque nonchalant,
Et liassait un tapis brûlant
De sable où s'imprimait si fine
Sa bottine....
Pardonnez-le-moi, mon ami,
Je l'aimais jà plus qu'à demi !

Sur un gros caillou nous allâmes
Nous asseoir à l'abri des flammes
Trop vives de l'après-midi ;
Et, semblant rêver elle dit :
—J'ai soif, va, la fontaine est proche
Sous la roche....
Rappelez vous bien, mon ami,
Je l'aimais jà plus qu'à demi.

Goutte à goutte l'onde filtrée
Remplit la coquille nacrée
Que je rapportai, fol Hébé,
A la déesse. Et je tombai
A genoux pour qu'elle pût boire
Dans l'ivoire
De ma coupe pleine à demi :
Je l'adorais jà, mon ami.

Objet sacré que l'on révère,
Je baisai le bord de ce verre
Que sa lèvre avait effleuré.
Elle rit. Je m'étais leurré ;
J'avais été d'une coquette
La conquête.
J'étais amoureux, mon ami,
Et j'étais fou plus qu'à demi.

Je pris pour grâce un rire d'elle,
Sa rougeur pour aven fidèle ;
Et quand elle écrivit mon nom
Sur le sable avec son talon,
En relevant un peu sa jupe
Je fus dupe
De son amourette à demi,
Mon pauvre ami, mon cher ami.

Tôt après, une vague folle
Vint effacer, amer symbole,
Mon nom dans le sable épelé.
Depuis, je me suis rappelé
Que les déesses de la terre
N'aiment guère.
J'en suis plus triste qu'à demi,
Mon pauvre ami, mon seul ami.

Gules Lanoz



II

L'OPÉRA



ALGRÉ la recommandation d'Horace, il était plus de huit heures quand tous ses amis, attardés par les mille et un détails minutieux que demande une toilette de soirée, furent réunis de nouveau dans la chambre où nous les avons vus quelques heures auparavant.

L'heure avancée servit de prétexte à Arthur pour suggérer de nouveau de retrancher le théâtre du programme de la fête.

Les autres n'y voulurent point consentir et il dut se résigner à s'ennuyer jusqu'au moment de la revanche, c'est-à-dire du souper.

On se précipita dans les escaliers afin de regagner le temps perdu.

Arrivés sur le seuil, on scruta en vain les té-

nèbres pour y découvrir un véhicule quelconque, mais ce fut en vain, car la chambre d'Horace n'était pas située sur une rue où il passe des voitures à tous les instants.

Il fallait donc se rendre à l'Opéra au pas de course, si l'on ne voulait pas s'exposer à trouver tous les sièges loués.

A Jacques qui, tout essouffé, demandait quatre places voisines, on répondit qu'il ne restait que quelques billets pour des sièges isolés les uns des autres, et que, si l'on voulait être ensemble, il fallait prendre une baignoire, et vite, car il n'en restait plus que deux.

Après une courte consultation, les amis décidèrent de prendre l'une des baignoires. Cela écorchait un peu leur bourse, mais ils ne pouvaient hésiter.



Quand ils crurent que la sensation causée par leur arrivée fut calmée

Ce n'était pas souvent, qu'ils pouvaient se payer le luxe d'une loge à l'Opéra, aussi cela les relevait-il à leurs propres yeux, quand ils constatèrent qu'ils devaient occuper, pendant quelques heures, une position si prééminente, et un soir d'abonnés, encore.

C'était, en effet, la première de *Carmen* que l'on donnait.

La moitié de l'ouverture était jouée quand ils firent leur apparition dans la baignoire.

Ils prirent possession de leur siège d'une manière indépendante et avec un air d'habitues, et écoutèrent attentivement les dernières mesures de l'orchestre.

Quand ils crurent que la sensation causée par leur arrivée fut calmée, ils risquèrent discrètement chacun un œil dans la salle, scrutant tous les coins pour trouver des figures connues.

Ils avaient déjà salué deux ou trois connaissances indifférentes, lorsque Louis demanda :

—Voyez vous mademoiselle V.... ?

—Où ça ? firent les autres.

—A l'avant-dernière rangée de l'orchestre, de l'autre côté de la salle. Elle est avec mademoiselle P....

—Tiens, c'est vrai ! dit Horace en prenant une pose d'homme sérieux. Nous ont-elles vus ?

—Je ne sais pas. Fais attention, mademoiselle V.... regarde par ici.

Et tous les regards se portèrent sur la scène ; le rideau se levait.

Pendant le premier acte, les demoiselles de l'orchestre et les chanteuses de l'Opéra attiraient tour à tour l'attention des jeunes gens, si bien que l'on n'eut pu dire de quel côté leurs regards s'arrêtaient avec plus de plaisir.

L'immense carte d'annonces qui remplace, pendant les entr'actes, le rideau ordinaire de la scène, s'étant déroulé devant les spectateurs, les amis se levèrent ensemble avec l'intention commune de se diriger vers le foyer. Comme ils allaient entrer, ils se trouvèrent en face des jeunes filles de l'orchestre qui, elles aussi, profitaient des quelques minutes d'entr'acte pour se délasser. Les deux jeunes filles que les amis avaient déjà remarquées et nommées étaient accompagnées de deux de leurs connaissances, qu'ils n'avaient pas l'honneur de connaître.

Ils saluèrent et allaient passer outre, lorsque Horace, dont les batteries étaient toujours prêtes pour l'action, se ravissant, ouvrit le feu en lançant à mademoiselle V. ce trait plein d'esprit et qu'il croyait infaillible pour s'attirer les bonnes grâces du beau sexe :

—Mademoiselle, vous êtes jolie comme un ange dans cette toilette.

(Je crois qu'il est intéressant de faire remarquer que c'est ainsi qu'il abordait toutes ses conversations avec les femmes).

Et il se mit la bouche en cœur.

—Ainsi que mademoiselle P., se hâta d'ajouter Arthur, en esquissant son sourire le plus gracieux, qui était devenu proverbial parmi ses amis.

—Ainsi que toutes ces demoiselles, crut devoir rectifier Louis.

Jacques ne voulut pas passer cette occasion de faire, selon son habitude, un calembour aussi bête qu'original :

—Elles en seraient de véritables s'il ne fallait que de moi zèle !

—Mais !... il ne leur manque que des ailes !

—Si vous ne finissez pas, vous les rendrez timides comme des gazelles.

Et de même qu'un écho se répercutant de rocher en rocher, on entendit zèle se répéter de bouche en bouche, sans que l'on put savoir d'où venait le son.

Les jeunes filles, n'ayant pas prévu une attaque aussi formidable, furent mises hors de combat par cette décharge spirituelle et n'eurent pas la force de riposter. Elle se rendirent devant les armes supérieures de leurs assaillants et signifièrent leur capitulation par un gracieux sourire. La victoire était complète et chacun se l'attribuait.

Après quelques minutes de pourparlers d'un caractère plus pacifique, Horace allait recommencer les hostilités, lorsque le timbre électrique invita, bien à propos, chacun à reprendre son siège. On s'inclina et les deux camps se séparèrent.

De retour dans leur baignoire, les quatre héros commencèrent à discuter la situation.

—Si nous leur demandions pour aller les reconduire ? interrogea Horace.

—Et le souper ? s'écria Arthur avec anxiété.

—Nous irons après.

—Quel dommage que nous ne puissions pas les amener avec nous !

—Bah ! n'y songeons plus et regardons plutôt cette jolie scène d'amour.



Carmen dans sa cachucha pour Don José

Les phrases qui précèdent avaient été prononcées à des intervalles assez éloignés et la dernière faisait allusion à la scène, où, à la fin du second acte, Carmen danse sa cachucha pour Don José. C'est l'une des plus jolies et des plus naturelles que je connaisse au théâtre.

Les quatre amis ne parlèrent plus jusqu'à ce que le rideau étant tombé de nouveau ils purent se diriger encore une fois vers le foyer, ostensiblement pour y fumer une cigarette, mais en réalité dans l'espoir de rencontrer le gentil bataillon qu'ils avaient vaincu si galamment quelques instants auparavant. Mais il ne se montra pas.

—C'est par decorum, dit Horace, qui se refusait toujours à douter de la puissance d'attraction qu'il croyait exercer ; elles viendront entre le troisième et le quatrième acte.

—Je crois, au contraire, dit Arthur, qu'elles ne viendront pas du tout. Elles doivent en avoir assez.

En effet, elles ne quittèrent plus leurs sièges. Après la représentation, Horace recommanda à